

« Strc prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchéque)

15 octobre 1988  
paraît six fois par an  
deuxième année

## Paysages interstellaires

Valérian et Laureline, agents spatio-temporels, sont des héros familiers du lecteur de BD : il y a une vingtaine d'années que le premier épisode de leurs aventures paraissait dans le grand *Pilote* (celui de Goscinny, de la *Rubrique-à-brac*, de Reiser, de Blueberry et d'autres). La série s'est bien adaptée aux changements de notre société depuis lors : ses lecteurs ont pu remarquer que Laureline, dont le rôle dans les premiers récits tenait du simple faire-valoir pour son julo, prenait peu à peu une autonomie plus forte. Le principal ressort narratif des derniers épisodes devient ainsi la séparation du couple, qui répartit les rôles d'une manière certes classique, mais qui donne aujourd'hui un plus beau rôle à Laureline, qui démêle les intrigues grâce à son intelligence, laissant le «département action», soufflants, lasers et castagne<sup>2</sup> à son bonhomme. Le dessin de Mézières, d'autre part, a également évolué, donnant naissance à une série parfaitement réjouissante de monstres extraterrestres divers, dotés de capacités ébouriffantes (qui peut oublier les Shingouz, veules et débauchés, mais parfaits agents de renseignement ?).

Alors voilà : le Valérian nouveau est arrivé. *Sur les frontières* est disponible, et malheureusement, il est

difficile d'affirmer que c'est un événement. Bien sûr, je me suis précipité dessus : un tel classique ne se rate pas, mais après lecture, je me suis demandé ce qui boitait. Et voilà : je pense que Christin, scénariste fécond<sup>3</sup> tourne un peu en rond. Il devait se tirer d'un méchant piège pour tout créateur de science-fiction : le premier Valérian, *La cité des eaux mouvantes*, décrivait le cataclysme terrestre définitif de... 1986. Plutôt que faire comme si de rien n'était (je ne pense pas qu'il y ait de valérianologues qui, tels les tintinologues, scrutent l'univers de leur héros, et seraient à même de mettre le doigt sur la contradiction) et de poursuivre la série, Christin s'est mis en tête de récupérer le lapsus initial, beau sujet pour un passionné de SF : comment faire pour que ses héros puissent éviter que leur événement original ne se passe pas, tout en admettant qu'ils continuent à exister. Il y a de quoi se perdre, à coup de ruptures dans le continuum espace-temps<sup>4</sup> et de méli-mélo interstellaire. Bref deux épisodes trapus (*Les spectres d'Inverloch* et *Les foudres d'Hypsis*), qui se terminaient un peu en eau de boudin, avec l'intervention de Dieu, himself, en businessman vaguement mafioso, accompagné d'un Jésus hippie et d'un Saint-Esprit en forme de caisse

enregistreuse...

Dans *Sur les frontières*, Christin et Mézières, ligotés par la contrainte qu'ils se sont eux-mêmes donnée : la cohérence interne de la série, acceptée comme «historique», c'est à dire irréversible, pataugent un peu. Un dessin impeccable (quoique cédant parfois à des facilités : une page entière de paysage interstellaire, c'est joli, mais ça n'est que ça...), mais une intrigue un peu mince (l'agent terrien, perdu dans le cosmos, qui veut désespérément retrouver Galaxity, inaccessible pour cause d'épisode antérieur, et qui finit par se retrouver lui-même, seul dans une méditation sur un balcon du cosmos).

Et quand on a fini, on se dit : et alors ? Et alors bon, j'ai fini...

J.-C. B.

Christin et Mézières  
*Sur les Frontières*.  
Une aventure de Valérian,  
agent spatio-temporel.  
Dargaud, 1988, 64 p., Frs 16.50

<sup>1</sup> Dès *L'Ambassadeur des Ombres*, probablement le meilleur Valérian, et jusqu'à *Brooklyn Station, Terminus Cosmos*.

<sup>2</sup> Activités minables et dérisoires, of course.

<sup>3</sup> Spécialement avec Bilal : *La ville qui n'existant pas*, *Le vaisseau de pierre* ou, plus fort, *Partie de chasse...*

<sup>4</sup> Ou de quoi entrer, par erreur, chez sa voisine du dessous...

## Ça suffit, M. Cioran, on l'a vu, votre nombril !

«Maugham s'arrête pour acheter et ouvrir un troisième parapluie.

— Pour être écrivain, poursuit-il, il faut prendre des risques et ne pas craindre le ridicule. J'ai écrit Le Fil du rasoir avec un chapeau en papier sur la tête.»

Woody Allen

Les bornes sont dépassées : le philosophe désespéré pour aristocrates désœuvrés convoite la place d'honneur sous les sapins de Noël. Il veut sa triste bobine et ses amers re-frains emballés de couleurs joyeuses et de rubans frisotants!

Estimant sans doute que ses aphorismes déprimés ne se suffisent plus à eux seuls, il choisit une poignée des moins bons et les illustre de photos... de lui-même. Le pluriel n'est d'ailleurs pas de mise, puisque non seulement le

sujet est unique, mais l'expression est identique : *el dolor* ! Le décor change pourtant : Cioran en bas d'un escalier ; Cioran sur son lit ; idem mais cadré plus large : on voit la fenêtre, c'est bonnard ; Cioran accoudé ; Cioran au pied d'un arbre ; Cioran sous un pont, ah il a une casquette ! Cioran à côté d'un grillage : attention symbole ; et ainsi de suite. (Ça me fatigue.)

Soyons juste : parfois l'expression change, ou plutôt elle s'accroît : le sourcil un peu plus froncé, l'œil s'assombrit encore et une nouvelle ride apparaît sur le front labouré. C'est incroyable, simultanément l'homme-orchestre parle : «*Tout est superflu. Le vide aurait suffi*». Ça secoue, mais pas de crainte : cette citation sera la seule dans cet article.

Le plus énervant dans cette affaire est que Cioran fait de

son être déchiré un petit gadget tout brillant : la «dernière plume à la mode à se mettre dans le cul», que les fils à papa branchés pourront consommer sans risque d'emprisonnement.

Pour finir : son but est-il la gloire, ou alors l'argent ? Certains grands esprits ont de vilains petits défauts, mais... qu'il ne vienne pas nous dire qu'il faut bien vivre !

«Cloquet haïssait la réalité, mais admettait que c'était quand même le seul endroit où se faire servir un steak.»

Woody Allen

C. P.

Cioran  
*L'Élan vers le pire*.  
Photos d'Irmeli Jung  
Gallimard, 1988, 24 p., Frs 47.70

Woody Allen  
*Destins tordus*  
Seuil, 1981, Frs 7.70

## Le principe du funambule

Série d'éclairs de torche électrique sur des morceaux de vies-impasses, les nouvelles de Raymond Carver ressemblent à la belle dame qui ne dévoile qu'un demi-mollet et nous laisse le poumon tétanisé. Avec ses instantanés pris «au hasard», il constitue un album de famille (car, à n'en pas douter, tous ses héros sont frères et sœurs). Rejetés sans fracas sur une île déserte par une mer impitoyablement calme, ils restent assis là, désespérés et impuissants, regardant estomaqués leur bonheur filer entre leurs doigts maladroits, insaisissable et à portée de main.

Ils ne cherchaient semble-t-il pourtant pas les lourdes pépites de la Réussite que l'on peut contempler sur des couvertures papier-glacé. Juste ce bonheur insouciant et quotidien qu'ils ont frôlé ou vécu sans le savoir. Peut-être trop proche pour être touché, ou alors si évident et complexe que rien ne peut le distinguer à jamais, que le simple fait de le découvrir, dans un maudit moment d'inattention, suffit à faire entrevoir un malheur essentiel.

Où alors, englués dans des relations biaisées, ils cherchent vainement ce qui pourrait provoquer la réapparition magique des sentiments égarés comme par mégarde, l'oubli du mal qui a été fait comme par un autre.

Funambules sans le savoir, ces pitoyables blessés nous rappellent étrangement... quelqu'un.

Son courage en main, il faut lire Carver. C. P.

Raymond Carver  
*Parlez-moi d'amour*  
Mazarine, 1986, 174 p., Frs 21.-  
*Tais-toi, je t'en prie*  
Mazarine, 1987, 313 p., Frs 28.70  
*Les vitamines du bonheur*  
Mazarine, 1985, 263 p., Frs 23.70

(Publicité)

## L'Analphabète

«Eunice Parchmann tua la famille Coverdale parce qu'elle ne savait ni lire, ni écrire».

Oh vous les enseignants, les professeurs, les instituteurs, les éducateurs de toutes races, méditez l'enseignement de ce joli petit polar de Ruth Rendell : elle tua parce qu'elle était analphabète...

Écrit avec humour et distance, ce portrait de la destruction, par sa servante (!), d'une famille bourgeoise très british, snob, méprisante et gentille tout à la fois se dévoile avec délices, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Un polar dans la grande tradition, à lire (ou à se faire lire, si on ne sait pas) toutes affaires cessantes.

J.-P. T.

Ruth Rendell  
*L'Analphabète*  
Le Livre de Poche, 1978  
190 p., Frs 7.70



Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

«Quand on m'a annoncé, quelques mois auparavant, qu'on allait me confier la fonction de directeur, j'ai été surpris et je n'ai pas dormi. (...) Durant cette nuit blanche, je me suis lancé un défi, un seul : être le plus rapidement possible un vrai patron. (...) L'entrepreneur est comme le marcheur durant une marche : un homme qui vit et souffre son entreprise. (...)

C'est dans ces circonstances que j'ai appris à ne pas me disperser et à raisonner d'une manière simple. (...)

(...) Je veux aussi évoquer l'action de M-Renouveau en 1980. Dirigée contre nos entreprises, elle nous a tous fort heureusement obligés - collaboratrices et collaborateurs également - à prendre conscience qu'en économie, la

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204  
1000 Lausanne 9

Abonnement :  
Frs 10.-  
au CCP 10-220 94-5

Prix : Fr 2.-

Collaboreront au numéro:

J.-C. Bourquin,  
F. Cerny, A. Clavier,  
F. Joye, V. Mauron,  
C. Pahud, C. Suillot, J.-P. Tabin

L'Institut prend l'apéro  
et reçoit le jeudi  
de 17h00 à 19h00  
à la librairie Basta !!!

démocratie connaît des limites, notamment celles qui sont fixées par l'esprit de concurrence.

(...) Le projet Lémanparc me paraît digne du passé, du présent, mais surtout de l'avenir du Pays de Vaud qui doit persévérer et croire à son destin de point de rencontre au cœur de l'Europe.»

Benjamin Haller  
patron de Migros-Vaud  
in Construire, 31 août 1988

«Les personnes qui suivent un régime (particulièrement les diabétiques) doivent stocker en quantité suffisante les aliments qui leur conviennent. Les animaux domestiques ont aussi besoin d'une nourriture particulière.»

Office fédéral pour  
l'approvisionnement  
économique du pays  
brochure sur les provisions de  
ménage, septembre 1988

«La délégation des athlètes suisses suit la délégation suédoise, mais elle précède celle de la Syrie.»

Urs Gfeller, olympiamean  
sur RSR 1, 17 septembre 1988

# Gothique flamboyant

Il y a certains livres qui, lorsqu'on les dépose, après une nuit blanche, laissent flotter derrière eux un silence assourdissant, je veux dire qu'après, on doit attendre quelques jours ou même quelques mois avant de recommencer une lecture sérieuse. *Le Voleur de Bible*, dernier ouvrage de Göran Tunström<sup>1</sup> est de ceux-là.

Une mise en situation sinistraire : la misère en Suède, dans l'après-guerre pourtant mythiquement florissant. Un enfant abandonné par ses parents et recueilli par un oncle alcoolique, violent et une tante obèse, bourgeoise déchue, qui a mis au monde une ribambelle de moutards sales, hirsutes, voleurs, incultes, à l'image de leur père, en bref. De ce terreau (de cette tourbe, plutôt) la description nous est faite par le héros lui-même, adulte, emprisonné, relatant son existence dans un effort de rédemption. On ne trouvera pas d'effets dans le style d'un récit presque clinique; un naturalisme exemplaire dans son dépouillement et sa sobriété suffisent: chaque chapitre touche, fort et profondément, ce que la société peut produire de plus abject et de plus extraordinairement tendre.

L'histoire de Johan Jonson Lök, nabot difforme (sa tante l'a un jour laissé tomber, alors qu'elle le tenait dans ses bras et depuis sa tête est aplatie d'un côté; en plus il boite pour avoir sauvé son père, retrouvé au détour d'une beuverie au fond du cloaque qui, derrière la

maison, sert en hiver de patinoire aux mioches) est celle d'une ascension sociale articulée sur un rêve d'enfant. Un professeur à la retraite, aigri par un métier qu'il n'a pas su exercer à sa satisfaction, le prend en charge. Il lui montre une lettre qui explique que le plus précieux des biens culturels suédois, la Bible d'Argent<sup>2</sup> doit sa survie au dévouement de l'un de ses lointains ancêtres, serviteur de l'évêque d'Uppsala au 16<sup>e</sup> siècle. Toute la volonté, toutes les ressources intellectuelles de Johan vont alors tendre vers ce but : se réapproprier ce trésor, en devenant le plus brillant des érudits dans un domaine – la philologie classique – qui, croyez-moi, n'est pas dépourvu de semi-maniaques qui lisent un palimpseste, voire un boustrophédon, comme vous et moi *La Distinction*.

Mais ce parcours intellectuel, qui instituerait le texte comme un simple roman de formation, n'est pas le seul aspect du récit. La société dans laquelle vit le héros, sa famille d'abord, puis ceux qu'il rencontre à l'Université, et enfin à Ravenne<sup>3</sup> face aux mosaïques de Sant' Apollinare Nuovo donne l'occasion au romancier de construire une série de relations (entre Johan et sa cousine/soeur Hedvig, dont la folie prendra des tonalités proprement shakespeariennes; entre Johan et sa tante, et cet extraordinaire prêtre italien, érudit et missionnaire...) qui permettent à son texte de parler au plus profond de nous-mêmes,

mieux qu'un simple récit romanesque.

Dans le petit texte qui rituellement orne la «quatrième de couverture», Hubert Nyssen<sup>4</sup>, patron d'Actes Sud suggère un rapprochement entre *Le voleur de Bible* et *Le Monde selon Garp* de John Irving<sup>5</sup>. D'abord énéry par cette comparaison qui me semblait relever du plus pur journalisme, au sens de l'esbrouffe efficace, mais pas vraiment sérieuse, j'ai, après lecture, réfléchi à la proposition. Et le parallèle ne m'est pas apparu comme dénué de sens: les deux romans décrivant, centrale, la figure d'un homme inséré dans un monde à la violence – réelle ou symbolique – omniprésente et irrationnelle, à la sexualité trouble et confondante, dans lequel il est fondamentalement une personne déplacée, mais qui, en fin de compte est la condition même de son humanité: un frère...

J.-C. B.

Göran Tunström  
*Le voleur de Bible*  
Actes Sud / UNESCO,  
1988, 472 p., Frs 38.70

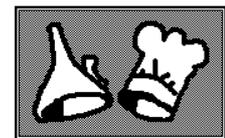
<sup>1</sup> Son *Oratorio de Noël* (Actes Sud, 1987) avait déjà été fort remarqué...

<sup>2</sup> Dite également Bible d'Ulphilas, source fondamentale des études de philologie nordique et anglo-saxonne.

<sup>3</sup> Mais, oui, la Bible d'Argent vient de là...

<sup>4</sup> Qu'il soit loué pour sa constance à dénicher les textes que les éditeurs français, obnubilés par la (souvent médiocre) production nationale, ne veulent pas traduire

<sup>5</sup> Vous ne connaissez pas??? Allez, je vous donne quand même la référence: Editions du Seuil, collection Points. Indispensable!



Toqué, le Chef

## SOUFFLÉ, LE MEC...

Un soufflé aux fruits de la passion...

Vous ne rêvez que de souffler votre passion dans les oreilles de l'être aimé, mais vous ne savez comment le faire? C'est pourtant si simple...

Vous pelez un demi-kilo de fruits de la passion et vous découvrez, avec un peu d'effarement, une bonne série de pépins. Vous les mettez à réchauffer dans une casserole, et vous passez le tout dans une passoire afin de recueillir, amoureuxment, le jus de la passion. Il y en a peu, c'est pas grave mais c'est quand même bien triste. Vous suerez quelque peu.

Vous versez la moitié de ce jus dans un plat en cul de poule (vous avez dit passion?). Vous ajoutez un jaune d'oeuf, et, petit à petit, en remuant avec délicatesse, 4 à 5 blancs d'oeufs battus en neige pas trop ferme et légèrement sucrés. Lorsque le mélange est homogène, vous avez réalisé l'essentiel: le reste n'est plus qu'une question de patience...

Vous prenez quatre petits moules à soufflé. Vous les graissez avec du papier beurré, vous saupoudrez de sucre, vous secouez les moules à

tête à l'envers pour qu'il n'en reste qu'un peu qui adhèrera, grâce au beurre, au fond et aux parois du petit moule (futé, non?).

Vous répartissez, avec délicatesse, le mélange oeufs-passion préalablement constitué, dans les moules. Vous dégarez avec le pouce (mais pas avec l'Index) le bord des récipients de façon à faciliter le montage du soufflé.

Vous les mettez ensuite environ 10 à 15 minutes au four préalablement chauffé à 200 °C, en surveillant régulièrement et avec attention la montée du soufflé. Quand le dessus devient brun et que le soufflé dépasse largement du moule, vous servez sans lui laisser le temps de retomber.

Ce que vous avez préservé de jus de passion, vous le réchauffez et vous proposez à votre convive d'en couvrir amoureuxment chaque petit soufflé.

A consommer rapidement et passionnément, avant que tout ne retombe...

Le Maître-Coq

# La peinture dans tous ses états

Sensualité, suavité, couleurs exquises, troubles, érotisme. On pourrait «dépeindre» par ces mots les oeuvres d'Alphonse Layaz.

Immédiatement on se situe à contre-courant, à rebours de ce qui aujourd'hui est considéré comme relevant de l'esprit contemporain. Nouveau-géométrisme, art conceptuel, art expérimental sont les antipodes de la peinture d'Alphonse Layaz. Pourtant ce peintre connaît bien l'actualité artistique puisqu'il s'occupe de critique d'art sur Espace 2. Sa production ne reflète pas le courant de son temps. Elle s'inscrit dans une universalité qui a pour règles l'harmonie des couleurs, la sensibilité du matériau, la maîtrise de la composition, la recherche de la beauté. Comme il le dit lui-même, il faut revenir à un travail de la toile avec de vraies couleurs.

La matière picturale, chez Alphonse Layaz, est souvent voyante, provocante. L'huile et les pigments sont malaxés par le pinceau sur le support. Tout se mélange : la matière et la couleur, le sensible et le sensuel. On se situe dans le domaine de la chimie. Le fond de chaque tableau, abstrait de tout référent ou pourvu d'un décor simplifié manifeste une réalité tangible, chaude et intense : la peinture. L'enjeu de la toile, c'est cette dissolution, ce dosage savant, ce mélange exquis des tons dans la pâte. Francis Ponge dit que les arbres ne disent que des expressions d'arbres. Pour Al-

phonse Layaz, le tableau ne peut parler que de peinture, sans substrat littéraire ou narratif qui viendrait distraire l'oeuvre de son véritable propos.

La peinture d'Alphonse Layaz est toujours figurative. La femme en est le thème central ou plutôt l'acte primordial, le préluce indispensable. Très souvent dévêtue, elle est vue dans toute sa suavité charnelle, dans toute sa «matière». Mais elle ne raconte pas l'histoire de

entr'ouverte, les yeux mi-clos. Elle ne parle pas. Elle détourne la tête. On dirait aussi qu'elle se meut dans le vide. Et pourtant ce vide, cette vacuité du tableau, cette blancheur de la toile vierge, le peintre s'est acharné à l'animer. Le fond vibre de toute sa matérialité brillante et colorée. Contraste angoissant. C'est la pâte qui frissonne, qui s'amplifie, qui se dilate. La femme nue, étendue, indécente se dilue dans cet espace. Ses formes ondules mais l'arabesque la plus parfaite est inverse. C'est celle qui apparaît en figure négative, celle qui fait ondoyer la couleur du fond. Le féminin s'incarne violemment dans l'image de la chair réelle puis se déplace dans la matière. La femme devient alors forme féminine. Alphonse Layaz aborde le thème de la femme de manière très originale. Ce n'est pas la beauté purement plastique et érotique du corps féminin. L'interaction, le dilemme qui se joue entre le fond et la forme, nous place sur un autre registre. Le peintre exorcise en quelque sorte les pouvoirs latents de femme, annule ses pressions. Il la «pétrifie» dans sa couleur pour lui donner une seule dimension plastique qui est un cadéau offert par le peintre lui-même, unique créateur de cette forme.

V. M.



sa beauté. Non. Ce qu'elle dévoile, c'est sa solitude. Peu de personnages lui tiennent compagnie. Lorsqu'ils sont là, ils gênent et les relations se troublent. Elle est seule. Parfois double dans son miroir. Inattentive à elle-même, distraite de la pose, rêveuse mais jamais absente. Elle est unique, isolée dans son être sans cesse ravalé par l'espèce. L'espèce, ce qui préside, ce qui perpétue, domine toute l'individualité de la femme. La chair est rouge, violacée, rose, carmin. La bouche

(Annonce)

<p><b>Expositions</b></p>	<p>Mardi 25 et mercredi 26 octobre, entre 17h00 et 19h00,</p>
<p><b>Alphonse LAYAZ</b> <i>Eternel féminin</i></p>	<p>Philippe Visson dédicacera à la librairie <i>Basta !!!</i> son livre <b>Peinture en direct</b></p>
<p>du 20 septembre au 22 octobre</p>	<p>à l'occasion de ses trente ans de peinture</p>
<p><b>Philippe VISSON</b> <i>Peinture en direct</i></p>	<p>Les œuvres originales reproduites dans le livre seront visibles à la <b>Galerie Basta</b> du 25 octobre au 8 novembre</p>
<p>du 25 octobre au 8 novembre</p>	<p>vernissage le 11 novembre à 18h00 (jusqu'au 3 décembre)</p>
<p><b>Sophie DODANE</b> <i>Temples de l'illusion</i></p>	<p><b>Galerie Basta</b> Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00</p>

# Ça rêve, un «historien sérieux»? Non, ça cauchemarde

**C**e que Meienberg «a écrit apprend bien peu de choses nouvelles aux personnes férues d'histoire»<sup>1</sup>. «Tout cela est connu»<sup>2</sup>. Du très conservateur Schaufelberger, professeur à l'EPFZ, au modérément libéral Favez, professeur à Genève, les historiens suisses se sont montrés presque unanimes à l'égard du *délire général* (que je ne résume pas, vu que sa lecture est obligatoire). Leur agacement est partiellement compréhensible. Il naît d'un réflexe classique, corporatiste: «C'est quoi ce journaliste qui voudrait nous faire la leçon ! »

Toutefois, la violence et les insinuations de certains critiques suggèrent que, pour eux, l'enjeu ne se réduit pas à la simple défense d'un territoire intellectuel. Au lieu de dénoncer les manquements de Meienberg aux règles classiques de la méthode historique, ces historiens s'appliquent à nier l'évidence avec une mauvaise foi étrange et admirable. Ainsi Georges-André Chevallaz, qui écrit : «Les citations, quand elles sont exactes, sont tronquées hors de leur contexte»<sup>3</sup>, s'abstient-il de préciser que toutes les lettres citées par Meienberg sont reproduites intégralement en fin de volume (pp.

la Confédération, présente à ses collègues, le 2 novembre 1917 : «On ne peut pas dire que le général souffre de telle ou telle maladie particulière, mais on peut affirmer qu'il est sénile. C'est également l'impression des officiers supérieurs. Monsieur le colonel Von der Mühl confirme les impressions de Monsieur le colonel Hauser [tous deux médecins de l'armée] et s'exprime avec une nuance de certitude supplémentaire. Etant de temps à autre actif dans les parages du général, il a été frappé par son vieillissement et les progrès d'une certaine sénilité».

Il y a des choses «connues des personnes férues d'histoire», que l'on évoque parfois entre collègues, mais que l'on ne publie pas. Meienberg connaît les règles du milieu. D'ailleurs, il ne peut s'empêcher un petit clin d'œil lorsque, parmi d'autres, il remercie ironiquement l'historien «Klaus Urner, qui en sait également beaucoup...». Mais qui ne dira jamais rien.

Risquons une hypothèse. Supposons que ces «historiens sérieux» considèrent l'historien suisse comme un élément constitutif de l'identité nationale. Si elle doit jouer un rôle de mythe fondateur, il faut évidemment que cette histoire soit la plus intégratrice possible. Dès lors, nos censeurs sous-crieraient au conseil de Gonzague de Reynold, recommandant pour le bon peuple «non pas l'histoire complète, les guerres civiles, les luttes intestines, mais quelques pages, les plus glorieuses, celles qui sont tachées du sang versé pour la liberté, celles où nous apprenons combien tous ensemble nous



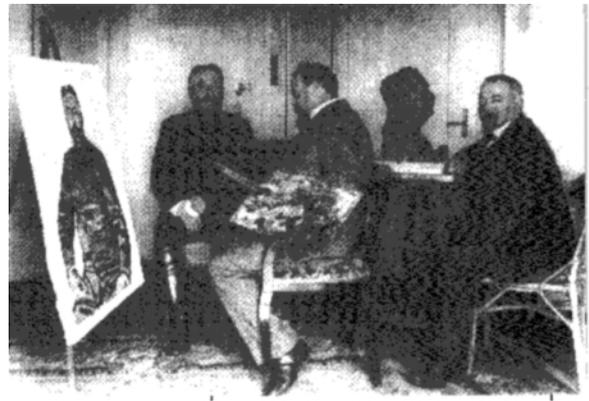
Le dictateur, filmé par Chaplin, 1940

139-171) et que le lecteur curieux peut ainsi très facilement se rendre compte de l'exactitude des citations. A en croire l'article de Walter Schaufelberger – splendide-ment intitulé «L'écrivain Meienberg s'en prend au général Wille dans un ouvrage conçu d'une manière que refuse tout historien sérieux» – «Meienberg laisse entendre que, vers la fin du service actif, il [Wille] passait pour intellectuellement vieillissant auprès de certaines personnalités»<sup>4</sup>. En fait, Meienberg ne laisse rien entendre du tout. Il cite simplement deux procès-verbaux de séances du Conseil fédéral, qui sont, pour la première fois à ma connaissance, reproduits intégralement. Ces documents sont très clairs. Qu'on en juge par le rapport que Schultess, président de

Tout se passe comme si ces deux «historiens sérieux» voulaient que l'histoire suisse soit une histoire comme il faut. Ce qui n'a rien à voir avec des considérations de méthode. Souvenez-vous des ennuis du brave et ô combien peu subversif Oscar Gauye, directeur des Archives fédérales, lorsqu'il publia, voici quelques années, des textes montrant que le général Guisan, ce héros au sourire si doux, n'avait pas toujours une attitude très nette face à l'antisémitisme et à l'ordre nouveau instauré en Europe<sup>5</sup>. Son article était pourtant bardé de tout l'appareil critique nécessaire. Le problème n'est donc pas là. Pour obtenir une histoire suisse comme ces «historiens sérieux» la conçoivent, il faut respecter la loi du si-

avons enduré pour une même cause».

Toutefois, Gonzague de Reynold envisage là une situation idéale. Dans la pratique, il faut une histoire plus contrastée pour des lecteurs plus critiques. L'important est de limiter la casse. Deux procédés semblent fréquemment utilisés. Le premier consiste à admettre un certain nombre de choses pour mieux en occulter d'autres. Les pages consacrées à Regamey dans *L'Encyclopédie vaudoise*<sup>6</sup> ou, plus récemment, les *Matériaux pour servir à l'histoire du doctorat H.C. décerné à Mussolini en 1937* sont éloquentes à cet égard. Avec le second, l'«historien sérieux» relativise certaines attitudes et tente même de les marginaliser complètement.



Le général Wille, peint par Hodler et sculpté par Heer, 1915

Ainsi, il reconnaîtra qu'il y a eu, en Suisse, des personnes défendant des théories extrémistes, séduites par le fascisme, par exemple... Mais il y a aussi eu des communistes... Et puis, ces gens étaient rares... Isolés.

Les «historiens sérieux» ont donc d'autant plus de raisons d'enrager que Meienberg ne s'intéresse pas tant à un homme, fût-il général, qu'à un clan, le clan Wille-von Bismarck. La famille s'étend des Sprecher von Bernegg, aux Schwarzenbach (oui, la famille du James), aux von Erlach et autres Weizsäcker (la famille du savant atomiste, du président d'Allemagne fédérale, mais aussi du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du IIIe Reich). Et il montre que les positions extrémistes et antidémocratiques du général, puis, dans les années 30, de son commandant de corps de fils, sont partagées par la plupart des membres du clan, souvent eux aussi des militaires de haut rang. D'où le sous-titre du livre, «L'armée suisse sous influence».

Ce lien esquissé entre le clan Wille et l'armée suisse est certainement l'aspect le plus faible du travail de Meienberg. *Le délire général* est un livre d'histoire, mais plus que l'œuvre d'un historien, il est celle d'un polémiste (dans le bon sens du terme). Aussi, l'auteur ne s'attarde-t-il pas à détailler les rapports entre le clan et l'armée. Il décrit le comportement du général et de Sprecher von Bernegg, son bras droit et néanmoins neveu, pendant la Grande Guerre. Il constate qu'ils terrorisent le Conseil fédéral et conclut rapidement que le clan tient l'armée en main.

En fait, tout cela est certainement plus complexe. La réorganisation militaire de 1907, à laquelle Wille contribua activement, se traduisit pratiquement par une prussianisation de l'armée. Peut-être gagna-t-elle ainsi en efficacité; en tout cas, son crédit augmenta auprès des observateurs étrangers. Mais à quel prix! Les houleux débats de l'automne 1912 au Conseil national, pendant lesquels le colonel Secrétan lui-même prit la parole pour dénoncer les exactions de certains

gradés au cours des dernières manœuvres, montrent bien qu'une partie du corps des officiers assimila la tradition prussienne jusque dans ses aspects les plus détestables avec une rapidité louable. Ce qui trahit de flagrantes prédispositions. Dès lors, la question se pose : dans quelle mesure Wille fut-il la cause, dans quelle mesure fut-il une conséquence de cette prussianisation ? En d'autres termes, Wille aurait-il obtenu le grade de commandant de corps s'il n'avait pas eu le soutien d'une partie de la hiérarchie militaire qui partageait ses convictions ?

Cette question pourrait du reste s'intégrer dans une problématique plus large. L'historien américain Arno Mayer a démontré qu'il existait, à la veille de la première guerre mondiale, une fraction des élites française, allemande et austro-hongroise qui désirait la guerre. Ces notables considéraient la guerre comme une panacée, car elle aurait permis une reprise en main de la société et, surtout, la sauvegarde de leurs positions privilégiées<sup>7</sup>. Ne pourrait-on pas envisager un phénomène semblable en Suisse ? Le clan Wille représenterait-il vraiment un cas unique et monstrueux ? En automne 1914, pour prendre un exemple, le général nomma-t-il de Reynold chef du bureau de conférences à l'EMG uniquement pour ses talents de versificateur chantant nos libres cimes ? Le général ne se voyait-il pas d'autres affinités avec cet intellectuel qui, quelques jours avant sa nomination, confiait à Alexis François : «Plus je réfléchis, plus je m'enracine cette idée dans la tête que cette guerre est un grand bien, loin d'être, comme vous le dites, une «faillite». Du reste, j'ai l'intime conviction que, tôt ou tard, nous aurons à tirer l'épée. Vous avouerez-je que

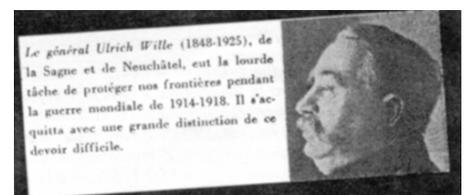
je le souhaite parfois ?»

Dans leur logique, les «historiens sérieux» ont bien flairé le danger. Et ils ont raison: mieux vaut tout faire pour disqualifier le livre de Meienberg, quitte à nier l'évidence. Parce que sinon, on finirait par croire que le peuple suisse n'est pas un bloc aussi uni et compact que le veut la légende.

A.C.

Nicolas Meienberg  
*Le délire général*  
L'armée suisse sous influence  
Zoé, 1988, 216 p. Frs 25.-

- 1 Walter Schaufelberger, *Revue Militaire Suisse*, mai 1988.
- 2 Jean-Claude Favez, *Journal de Genève*, 16 juillet 1988.
- 3 *L'Illustré*, n° 21, 25 mai 1988.
- 4 Art. cit.
- 5 Oscar Gauye, «Au Rütli, 25 juillet 1940. Le discours du général Guisan: nouveaux aspects», *Études et Sources*, n° 10, 1984, pp. 5-52; «Le général Guisan face à l'histoire. La tentation de l'antisémitisme.» (interview de l'archiviste fédéral Daniel Bourgeois par Denis Barrelet et fac-similé d'une lettre de Guisan), *24 Heures*, 9 avril 1985. Pour la réaction des «historiens sérieux», cf. Georges-André Chevallaz, «Le discours du Grütti», *Gazette de Lausanne*, 1er avril 1985, article dans lequel Chevallaz estime que l'on veut faire un mauvais procès d'intention au général Guisan.
- 6 Tome V, pp. 137-138. Vous n'y trouverez aucune mention de l'antisémitisme du maître, ni les références de son article «Défie-toi du juif», paru dans *La Nation*, n° 21, septembre 1932...
- 7 Arno Mayer, *La persistance de l'Ancien Régime*, Paris, Flammarion, 1983, 350 p.



Le général Ulrich Wille (1848-1925), de la Sagne et de Neuchâtel, est la lourde tâche de protéger nos frontières pendant la guerre mondiale de 1914-1918. Il s'acquitta avec une grande distinction de ce devoir difficile.

1291—1941, 650 ans d'histoire. Brochure éditée par l'Œuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse, offerte à la jeunesse suisse par le comité suisse du 1er août 1941.

## Au pays du Père Noël

A plat ventre sous une table, un petit garçon se raconte une histoire. Il n'a pas d'interlocuteur. Il sent cependant une présence derrière lui. Une femme note son récit dans un carnet, en silence, comme elle l'a fait lors de son apprentissage solitaire de la lecture. Cette femme, mère de l'enfant, est Prix Nobel de psychologie.

L'enfant est présenté aux amis de ses parents. Le père explique que les placets des chaises de la salle à manger, où les adultes vont bientôt prendre place, ont été récemment : Jan, la nuit, quitte sa chambre, court dans l'appartement sombre et observe les promeneurs de la rue, accroupi sur une chaise. Il s'endort et souille un placet chaque nuit. Le père a reçu le Prix Nobel d'économie.

Dans un tramway de Stockholm, un écolier quitte précipitamment sa place : derrière lui, deux femmes qui ne le connaissent pas et qu'il n'a jamais vues, échantent des propos consternés : «*les Myrdal sont à plaindre. Leur fils est difficile, abominable; c'est un gosse à problèmes.*»

Curieusement ce même enfant s'avère ouvert et confiant auprès de ses camarades de jeux et des membres ruraux de sa famille.

Cet écart entre l'extrême solitude vécue dans la froideur de la maison parentale et l'équilibre des échanges amicaux et affectifs «au dehors» frappe Jan Myrdal. Aujourd'hui quinquagénaire, père et grand-père ayant fréquenté des enfants au caractère bien marqué, l'auteur cherche au fil des souvenirs, des anecdotes, à reconstruire, à comprendre comment il put susciter une telle attitude de rejet, d'incompréhension de la part d'adultes réputés progressistes.

Il quitte momentanément ses textes de journaliste et d'homme politique, et constate dans ce premier chapitre de sa biographie que «*l'enfance est une honte profonde qui demeure longtemps. Elle se manifeste plus tard comme des relents de bière aigres.*»

F. J.  
Jan Myrdal  
*Enfance en Suède*  
Actes Sud, 1988.  
233 p. Frs 38.70



## Enfin une attitude ferme face aux déviationnistes !

«*Largement déployés derrière le maître autel, deux drapeaux tricolores rappellent au visiteur qu'il se trouve dans la cathédrale de l'Eglise catholique gallicane, "la seule Eglise catholique légitime en France", souligne Mgr Dominique Philippe, primate de l'Île-de-France, nommé par Sa Béatitude le patriarche Truchemotte, disparu il y a un an.*»

(...) L'Eglise catholique gallicane se veut l'héritière de l'Eglise de France avant la Révolution. Elle rejette la juridiction universelle du pape et le dogme de l'infaillibilité de 1870. Le Saint-Siège a été installé en la primatiale Saint-Louis du Gazinet (Gironde) en 1928. Elle revendique quelque 30 000 fidèles et invite ceux de Mgr LeFebvre à la rejoindre.»

H. Tincq, «La grande foire aux croyances» in *Le Monde*, 12 mai 1988

## Notre feuilleton littéraire :

### Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...). La contrainte de l'épisode précédent était de raconter la belle histoire de Peau d'Ane en termes modernes, En route vers de nouveaux épisodes !

### Chapitre septième

Comme Jimmy achevait son récit, le capitaine Frank entra, toujours vêtu de son uniforme de marine orné de galons. Il explosa :

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? Vous n'êtes pas encore habillés ? Marnez, bon sang, sinon tout sera fichu !

– On se calme, mon capitaine, gazouilla Marlène en lui glissant une oeillade torride. On sentait que Jimmy n'appréciait pas, mais il ne dit rien. Il se sentait fatigué et avait mal aux reins.

– Dis donc, Frank, si tu nous expliquais ton idée... Et toi, Marlène, laisse cette bouteille un moment, tu veux ? Cette fille est impossible ! Dire qu'elle avait rompu avec cette sale habitude... Lâche cette bouteille, tu entends ?

– Moi, je voudrais bien, mais c'est elle qui ne veut pas, répondit Marlène d'une voix ingénue, un scotch et même deux, c'est vraiment pas assez !

Elle éclata d'un rire acide.

– Arrêtez vos salades, vous deux, fit le capitaine. Ce n'est pas le moment de perdre le nord ! Ecoutez-moi plutôt : je me suis creusé la tête et j'ai un plan pour cociner l'infâme Théo de Mafou.

Les deux autres se turent. Jimmy commença à s'habiller.

– Voilà, reprit Frank : j'ai appris que Mafou vend des armes à droite, à gauche, en particulier au Moyen-Orient. Mais les derniers événements l'ont mis en difficulté, et il cherche de nouveaux clients. Or il paraîtrait qu'il a trouvé un filon en Suisse ; il y aurait de la demande par là-bas.

– C'est quoi la Suisse ? demanda Marlène en se versant en douce un verre de scotch.

– Bah, un pays comme les autres, sans doute, ricana Jimmy, où les gens mènent une vie saine et marnent pour gagner leur vie, usant leurs belles forces vives. Tu attends que Dieu, là-haut, te vienne en aide... et que le gouvernement, là-haut, te sonne d'impôts divers. Richesse dure à atteindre et lois respectées... Puis une vieillesse saine et oisive, et plus tard, naturellement, la mort qui te prend sans crier gare, honnête ou non. Le paradis, quoi...

– Eh bien, quel lyrisme, quelle poésie ! L'art y est, j'en conviens, en tout cas l'art d'énoncer des sottises : voilà qui ôte sa voix au plus inculte, dit le capitaine. Moi, je ne suis pas si savant. Je sais seulement que c'est une sorte de Poldavie, avec un vieux roi depuis longtemps sur le trône, Ciba I<sup>er</sup>, qui règne sur un peuple de paysans et d'artisans. Il tire son pouvoir du monopole de la fabrication de chocolat, de fromage et de billets de banque variés par un procédé chimique secret. Produits confectionnés avec art, déchets soigneusement détruits, une propreté légendaire.

«*En fait, Ciba I<sup>er</sup> règne, mais ne gouverne pas lui-même ; c'est un collège de mandarins qui gère le pays. Ils sont nommés par Ciba et viennent souvent de l'étranger. On dit qu'un prince arabe, et même un actrice américaine en ont fait partie, mais je ne sais pas trop si c'est vrai. Il faut dire que les moeurs ne sont guère évoluées : bars interdits aux femmes, vieillards grincheux parqués dans des ghettos. Tiens, là-bas, on les appelle les «aînés» : il ne doit pas exister de pères aînés que ceux-là. Et ces cossards te font la morale !*»

«*Ce qui nous intéresse, c'est qu'actuellement la plus grande agitation règne dans ce royaume, à la suite d'une indiscretion qui laisse entendre que le collège des mandarins aurait décidé de s'interroger sur l'opportunité de se demander si, peut-être, à la rigueur (ce sont les termes officiels), il n'y aurait pas lieu de commencer à examiner ce qui se passe au-delà des frontières, malgré l'usage bien établi depuis des décennies.*»

«*Ce simple bruit de couloir est cher payé par les mandarins, car il a jeté l'alarme dans le pays dès le lendemain. D'aucuns y voient l'amorce d'une véritable révolution et d'un intolérable bouleversement des habitudes et de la quiétude établie. Certains corps de métiers s'alarment plus que d'autres. Ainsi les paysans, les avocats et les médecins du pays se sont alliés et ont discuté l'éventualité d'une résistance armée face aux projets si déterminés des mandarins. Il y a peu de chances pour que la révolte finisse ; taire de tels événements est désormais impossible.*»

Or Mafou en a eu vent et s'est dit que ces gens allaient vouloir des armes, car il est bien connu que la Suisse n'en fabrique pas. C'est pourquoi il s'est discrètement mis en rapport avec eux, par l'intermédiaire d'une succursale intégriste dont les Iraniens lui ont soufflé l'adresse.

«*L'affaire semble sérieuse, car on dit que la défection des avocats prive l'armée de Ciba I<sup>er</sup> d'une bonne partie de son commandement, tandis que les paysans, surtout ceux du sud-ouest, sont de bons spécialistes des explosifs, dont ils se servent pour chasser de leurs vignes les obstacles encombrants. En somme, ce sont des clients en puissance pour Mafou, qui ne voit à ce niveau que l'usage des armes pour faire triompher leur cause. Marlène bâillait consciencieusement. Jimmy avait enfilé un costume noir qui lui donnait l'air d'un banquier zurichois. Il s'impatientsait :*»

– Bon, bon, fit-il, ça va, et alors ?

– Et alors... Le capitaine fit une pause. Et alors il se trouve que le yacht de Mafou se trouve être amarré dans le vieux-port de Marseille, que nous accostons dans une demi-heure à Marseille, justement, que Mafou donne une réception ce soir sur son yacht, qu'il y recevra une délégation des opposants au gouvernement de Ciba I<sup>er</sup>, lesquels se préparent à la révolte et viennent lui acheter des armes, puisque la Suisse n'en produit pas, comme chacun sait ! Voilà !

Le capitaine avait dit tout ça sans respirer. Il reprit haleine tran-

quillement. Marlène, dans la glace, couvrait le capitaine d'un regard plein d'admiration, tout en se peignant avec application les lèvres d'un rouge assez vulgaire.

– Je n'aime pas Marseille, dit-elle, je trouve que cette ville est vilaine, pleine de racistes et d'Arabes. Beurs et lois racistes, ça ne fait pas bon ménage...

Jimmy secouait la tête.

– Et alors... ? répéta-t-il.

Le capitaine le regarda d'un oeil apitoyé.

– Et alors, mon cher, ça veut dire qu'on tient là le moyen de se débarrasser de Théo.

– Ah, et comment, s'il te plaît ?

– On y arrive, répondit Frank : il y aura foule sur le bateau, jet-set et compagnie. Or il se trouve que le capitaine du yacht est un ami et qu'il n'a rien à me refuser. Alors voilà mon plan : je me glisse parmi les invités ; Marlène m'accompagnera...

– Ouah, une belle réception comme je les aime, gloussa Marlène en enveloppant le capitaine d'un regard qu'elle aurait voulu langoureux, mais qui était déjà assez embrumé.

– J'aime pas trop ça, bougonna Jimmy, ça m'a l'air d'une fameuse embrouille.

Marlène avait fini de se maquiller. Elle le toisa :

– Je vais te dire pourquoi ça ne te plaît pas, grinça-t-elle. C'est parce que j'y vais avec Frank, pas vrai ?

Il ne fallait pas trop chercher Jimmy. Ce mâle aux airs douteux était un violent et détestait qu'une femme ose élever la voix. Il jura et se leva dans l'intention bien arrêtée de flanquer à Marlène une maîtresse tarte, mais le capitaine le retint par la manche.

– Tout doux, Jimmy. Si tu l'esquintes, notre plan est fichu...

Jimmy était violent, mais ce n'était pas un héros. Il se rassit.

– Ah, parce que c'est *notre* plan, maintenant. Et je fais quoi, moi, là-dedans ?

– Attends un peu, petite tête, on y arrive. Donc on se pointe sur le yacht, Marlène et moi, et on se mêle aux invités...

– Et comment vous entrez ? l'interrompt encore Jimmy.

– Par l'échelle, pas par le toit, évidemment ! Bon, blague à part, je t'ai dit que je connaissais le capitaine du yacht ; avec quelques billets, bien des choses deviennent possibles. Je continue : on se mêle aux invités et on reste jusqu'à ce que la délégation des Suisses arrive. Ils voudront tout de suite discuter avec Théo de Mafou. Ce sont, paraît-il, des gens pas trop fêtards et ils ne s'attarderont pas. On les conduira à la cabine de conférences. A ce moment-là, ça se corse : Marlène entrera en action et causera un scandale dans le salon. Je suis sûr qu'elle fera ça très bien.

– Je sais ce que je ferai, intervint Marlène toute gironde, je me mettrai nue et je danserai sur une table en buvant du champagne, ce sera follement excitant.

Jimmy se leva d'un bond, l'oeil mauvais. C'était aussi un jaloux. Mais le capitaine prévint son geste.

– Arrête ton char ! Entre nous, il ne sera sûrement pas nécessaire d'en venir là ; de plus, ce serait une attraction, pas un scandale...

– Dommage, fit Marlène, boudeuse, en se versant un scotch.

– A ce moment, reprit Frank, les gens s'attrouperont. Théo, quant à lui, reviendra sur ses pas pour voir ce qui se passe, tandis que les délégués partiront en avant. A ce moment-là, Jimmy, tu intervient. On te laissera entrer et tu te présenteras à Théo comme un membre de la délégation. Tu auras été retardé par n'importe quoi, invente quelque chose. A ce moment, Marlène feindra de tomber dans les pommes, elle tombera dans mes bras... Mais nom de Dieu, Jimmy, reste tranquille, je te dis que c'est juste une mise en scène ! Ce que vos jalouxies m'agacent ! Donc, je ramasse Marlène en bredouillant des excuses et je l'emporte. On quitte le bateau et on saute dans la bagnole...

– Ah, parce qu'on a aussi une bagnole ? grommela Jimmy. Misère, c'est de plus en plus foireux.

– T'occupe, j'ai mes combines. Alors toi, tu suis Théo qui te conduit à la cabine de conférences où sont déjà les autres délégués. Et là, tu es tout seul avec lui. Tu piges ? Tu le coinces dans le couloir et tu lui règles définitivement son compte.

Jimmy n'était toujours pas convaincu.

– Bon, admit-il, mais il y a un hic, dans ton histoire, parce que Théo, il nous connaît, Marlène et moi...

– Justement pas. Il vous a toujours vu comme des silhouettes dans la nuit, et la fois où il a failli te buter, vous étiez dans le nuit. Ça va marcher, je te dis.

Jimmy mollissait. Mais il le questionna encore le capitaine :

– Mais comment je m'en irai, moi après avoir descendu Théo ? Je te parie que je vais me faire prendre.

– Décidément, tu n'y es vraiment pas. C'est tout simple : tu ressortiras en prétextant que tu as oublié un dossier, un document, tu dégoîses quelque chose. Tu nous rejoins dans la bagnole et on se tire avant l'aube. Il ne s'agira pas de caler ! D'ailleurs il y a peu de chances qu'on cale, va ! D'ailleurs belles réussites ne sont pas fréquentes !

Jimmy restait maussade, mais il ne trouvait plus rien à ajouter. Toutefois, il gardait la pénible impression que cette affaire allait finir en eau de boudin.

Marlène était prête. Elle avait passé une robe rouge et noire avec un décolleté avantageux, qui lui donnait un peu d'air de demi-monde. Elle était un peu palotte. Mais, elle l'avait dit elle-même, ils n'étaient pas invités et il ne fallait pas trop en jeter d'embûche. Elle se fit voir de face, puis de dos, mais les deux hommes ne firent pas attention à elle. Alors, d'un pas mal assuré, elle s'approcha de Jimmy et se serra amoureusement contre lui.

– Tu verras, mon trésor, tout ira bien. Sa voix devenait pâteuse. Jimmy grogna une réponse qu'elle ne comprit pas.

Le paquebot accosta sans encombre. On voyait briller les lumières de Marseille qui s'étendaient au loin et gravissaient les collines proches. Un avion descendait lentement vers l'aérodrome. Il était 22 heures 30.

F. C.

(A suivre)